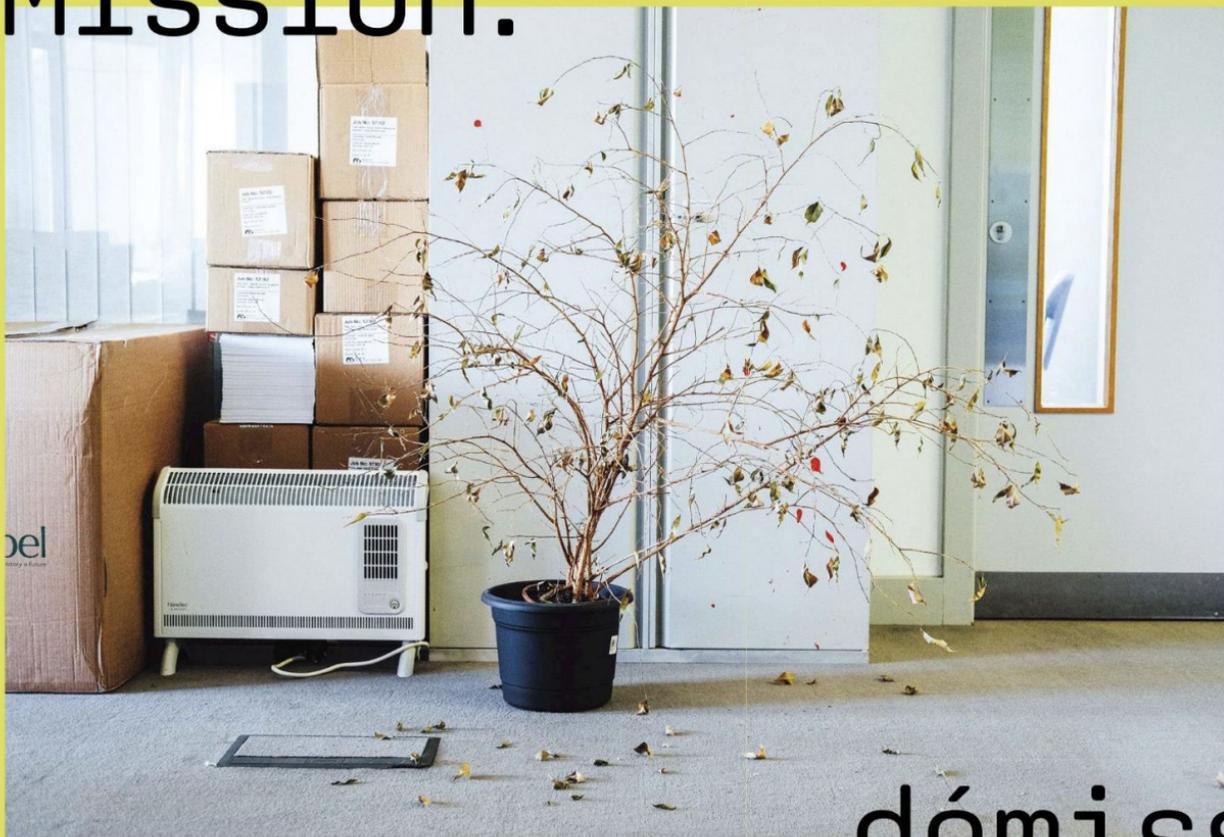




Mission démission

Comme si la démission n'était plus une décision professionnelle, mais idéologique : il ne s'agirait pas d'effectuer un choix de carrière, mais de reprendre sa liberté. **Sonia, jeune parisienne de 28 ans, connaît bien le phénomène. En octobre 2020, elle a lancé la page I quit, thanks, sous-titré "Le média qui t'aide à quit pour d'autres projets". (...)**

Mission:



Entre les adeptes du télétravail et ceux qui refusent de reprendre, la rentrée 2022 a des airs de grande désertion, ce que confirment les chiffres, qui évoquent un **taux de démission** qui n'avait pas été atteint depuis quatorze ans. Reste à trancher: est-ce là un simple contrecoup de la pandémie, ou le début d'une profonde remise en question de la place du travail dans nos vies?

PAR HÉLÈNE COUTARD
PHOTOS: RICKY ADAM

démission

Ça

a été les dix plus beaux jours de ma vie."

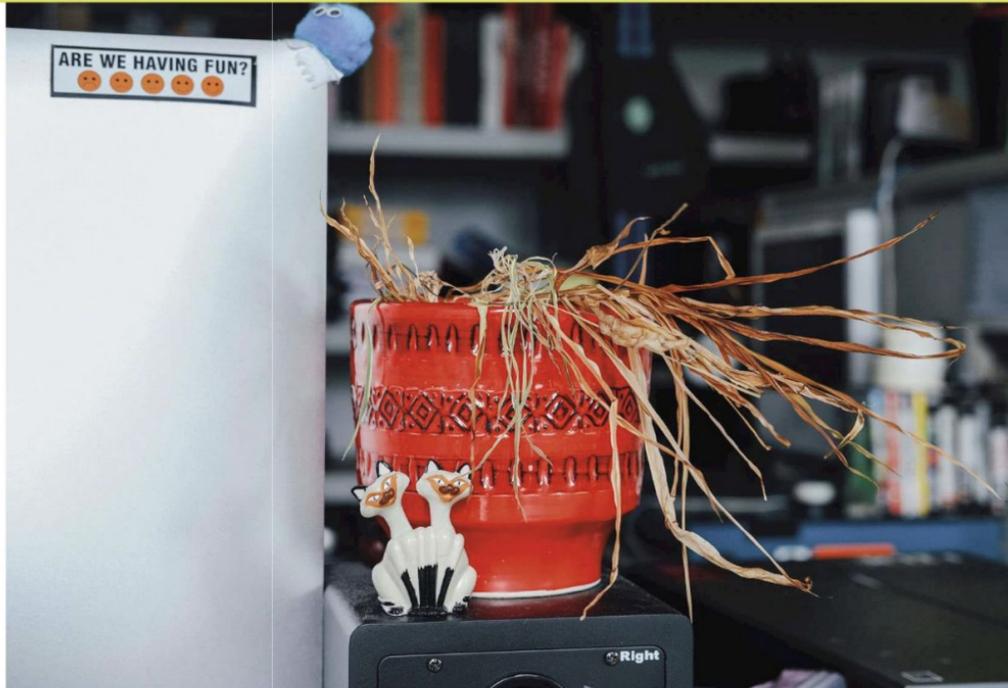
Ces dix jours bénis de 2020, Nicolas, 35 ans, les doit au chômage technique dans lequel la boîte de production qui l'emploie s'est retrouvée au tout début de la pandémie. Une révélation. *"J'ai réalisé que travailler ne me manquait pas du tout. Que je n'en avais pas besoin. Que tout ce qu'on nous a raconté depuis l'école, qu'il faut 'faire une carrière', que c'est 'une chance d'avoir un taf', c'est des conneries. Quand on a repris, je me suis rendu compte que mon boss m'insupportait, que je n'aimais plus ce que je faisais, et que j'étais en dépression. Je me suis posé beaucoup de questions. Alors, pourquoi ne pas choisir une autre vie?"* Tout ça, ce job, Nicolas l'avait commencé en septembre 2019 plein d'espoir, après une expérience douloureuse. Il avait même *"sauté dedans, comme une fuite en avant"*, en se disant que la solution était probablement de changer d'employeur, de redéfinir son poste et ses objectifs, *"tout en précisant qu'on se dit quand on ne va pas bien"*. Puis, quelques mois après la reprise, en septembre 2020, le CDD de Nicolas s'arrête. L'activité audiovisuelle étant toujours impactée par la pandémie, il n'est pas renouvelé. À son grand soulagement, une fois de plus. Le voilà avec deux ans de chômage devant lui et plusieurs mois d'intermittence, grâce aux "années blanches" décernées par le gouvernement pour les intermittents du spectacle.

"J'ai testé le schéma qu'il faut, l'entreprise, le salaire, mais je suis au bout de ma vie du lundi au vendredi... Je ne veux juste plus"

Sonia, démissionnaire

Il commence par partir à La Réunion pendant un mois, puis entame un tour de France des amis et de la famille, ceux qu'on n'a jamais le temps d'aller voir. De retour à Paris, il reprend des activités abandonnées par manque de temps libre: *"J'ai recommencé à travailler pour Les Restos du cœur en journée, j'ai fait chauffeur-livreur pour eux un après-midi par semaine pendant quelques mois, ensuite j'ai bossé pour une asso qui fait de l'accueil de jour pour les migrants, où je donne des cours à des enfants."* Nicolas réactive aussi son groupe de musique entre amis et organise un festival d'une centaine de personnes deux fois par an. Cette année, il est parti trois mois en Colombie avec sa copine, avant de faire le chemin de Compostelle avec des potes cet été. Pour compléter son petit chômage, Nicolas a certes repris quelques courtes missions dans l'audiovisuel, mais n'envisage pas le moins du monde de *"retravailler comme avant"*. Quand il parle de cette vie d'avant, un traumatisme pointe: *"Après avoir arrêté de travailler, j'ai mis beaucoup de temps à me calmer. Au début, je faisais des insomnies, j'étais encore sous tension alors qu'il n'y avait plus de rush dans ma vie. Il a fallu plusieurs mois à mon corps pour redescendre."*

Selon un sondage OpinionWay de mai 2021, 44% des salariés seraient en détresse psychologique, et plus de la moitié des travailleurs français se déclarent "anxieux" au travail. Et si, tout simplement,



démissionner était la solution? La suggestion est en tout cas partout: même Beyoncé le dit. Dans son dernier album, sur la chanson *Break My Soul*, l'artiste américaine chante: *"And I just quit my job / I'm gonna find new drive / Damn, they work me so damn hard / Work by nine, then off past five"* ("Et je démissionne / Je vais trouver une nouvelle motivation / Ils me font travailler tellement dur / De 9h à 17h"). Dans les médias, on s'interroge régulièrement sur les nouveaux mots qui traduisent la lassitude du travail éternel.

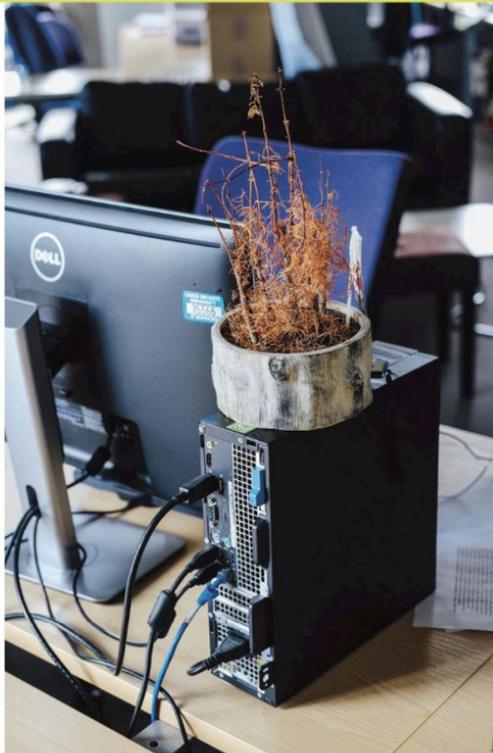
Ainsi, le "quiet quitting" ("démission silencieuse") consiste à se désengager psychologiquement et émotionnellement de son boulot. Autrement dit: n'en avoir plus rien à faire. Un phénomène souvent précédé d'un "brown-out", un genre de choc psychologique lié à une perte de sens au travail. En anglais, le concept de "workation" (contraction de work, "travail", et vacation, "vacances") se rapporte à des voyages où l'on travaille. Chez nous, les "tracances" —soit télétravailler sur un lieu de

vacances— ont eu beaucoup de succès cet été. La tendance est encore plus visible sur TikTok, où fleurissent des centaines de vidéos d'utilisateurs en pleine revendication de leur récente démission, à base de danses de la joie, de SMS au vitriol avec leur boss et de #Iquit (#Je démissionne, en français). Comme si la démission n'était plus une décision professionnelle, mais idéologique: il ne s'agirait pas d'effectuer un choix de carrière, mais de reprendre sa liberté. Sonia, jeune Parisienne de 28 ans, connaît

bien le phénomène. En octobre 2020, elle a lancé la page Instagram @Iquit.thanks, sous-titré "Le média qui t'aide à quit pour d'autres projets". Elle y recueille des témoignages de Français de tous les âges et de tous les milieux qui ont démissionné pour leur plus grand bonheur, après un ou 25 ans d'entreprise. *"Ils ont parfois un déclic brutal après une maladie ou la perte d'un proche, ou plus progressif après avoir lu un livre, par exemple. La toute première interview que j'ai faite, c'était une femme*

qui avait rêvé d'une madeleine ; au réveil, elle a démissionné pour devenir pâtisseries, raconte-t-elle. Les témoignages sont tous différents, mais à l'heure de justifier le grand départ, des points communs se retrouvent régulièrement : absence de reconnaissance au travail, manque d'impact positif sur la société, management toxique, ennui, ras-le-bol de la rigidité du monde de l'entreprise. Ces revendications sur les réseaux sociaux ne surprennent pas Sonia, issue d'une génération où le chômage n'est plus une honte sociale. *"J'ai l'impression qu'avant, la fierté, c'était de rejoindre une grosse boîte, d'y rester le plus longtemps possible avec le meilleur salaire possible, et que quelque part, courber l'échine quand ça ne va pas, rester malgré tout, faisait de toi quelqu'un de fort."* Aujourd'hui, l'air du temps soufflerait en sens inverse : *"C'est désormais plus cool, plus inspirant et admirable quelqu'un qui va réaliser qu'il peut être plus heureux même en gagnant moins d'argent. La recherche du sens est davantage au centre de l'attention collective que celle du statut social à tout prix."* Sonia elle-même a démissionné de son poste dans un gros cabinet de conseil en janvier 2021, *"inspirée par les témoignages d'@i.quit.thanks"*. Quelques semaines plus tard, elle a repris un job dans un plus petit cabinet, avec des gens plus jeunes et des thèmes plus chers à son cœur. Mais là non plus, elle ne va pas s'éterniser. Elle vient de poser sa démission. Elle ne l'a pas encore annoncé à ses parents. *"Je sais que ça va mal passer, mais sont mes rêves."* Elle a travaillé trois ans, qu'est-ce que tu fous, qu'est-ce que tu veux ? *"Et le pire, c'est que je ne peux même pas leur dire"* en fait, non rêve, c'est d'être fleuriste, je fais une reconversion parce que ce n'est pas vrai. La vérité, c'est que je ne sais pas. *"J'ai testé le schéma qu'il faut, l'entrepreneuriat, le salaire, mais je suis au bout de ma vie du lundi au vendredi... Je ne peux juste plus."*

Ce rejet du modèle méro-boulou-dodo cinq jours par semaine, c'est aussi ce que l'on retrouve sur le forum Reddit intitulé "AntiTaff", dont la présentation est plutôt limpide : *"Le travail n'est pas la santé ! Toi qui ne crois pas que le sens de ta vie passera par ton taff, toi qui ne vis pas qu'à travers l'objectif de 'faire carrière', toi qui souhaites moins de place de l'emploi dans ta vie, cette page est*



pour toi." Ils sont près de 10 000 à s'être reconnus. Ils s'échangent des conseils de livres (*Le Refus du travail*, de David Frayne, *Le Droit à la paresse*, de Paul Lafargue et l'inévitable *Bullshit Jobs*, de David Graeber) et débattent dans des conversations aux objets évocateurs, comme "Le mythe de la valeur travail", "Garder la motivation en connaissant la différence entre son salaire et ce que la boîte touche" ou encore "Où est-ce que vous détestez dans votre travail?". En réalité, ce forum n'est que la reproduction française de la page Reddit américaine "AntiWork" sur le même thème, qui, elle, regroupe plus de deux millions de personnes.

"Rendre le monde meilleur"

Sans surprise, l'Amérique a donné un nom à cette tendance : "Big Quit", ou "Great Resignation", la Grande Démission. Les chiffres le justifient : en août 2021, 4,3 millions de salariés américains quittaient leur poste ; en novembre, 4,5 millions. Un record. Quand l'année 2021 s'est achevée, elle avait comptabilisé plus de 40 millions de démissions. Intensément scrutée par les médias américains, cette tendance semble surtout concerner des salariés en reconversion ou qui ont profité d'un marché de l'emploi favorable pour quitter des jobs peu satisfaisants et peu rémunérateurs et en retrouver d'autres avec de meilleurs avantages. Chez les jeunes, en revanche, affleure autre chose : selon le Bureau of Labor Statistics, à l'automne 2021, presque un quart des jeunes américains de 20 à 34 ans ne travaillaient pas ni ne cherchant à le faire. Parce que le travail tel qu'il existe aujourd'hui ne convient pas à leurs attentes ?

En France, en tout cas, la génération Z - née à partir de la deuxième moitié des années 1990 - semble débarrasser sur le marché de l'emploi avec des exigences particulières. Selon une étude du site Zety, qui corrobore les témoignages ci-dessus, 95% de ces jeunes veulent un job dont l'objectif "ne se limite pas à gagner de l'argent". Près de la moitié d'entre eux exigent qu'il "rende le monde meilleur" et 59% veulent un équilibre entre vie professionnelle et vie privée. Parmi les avantages recherchés, les horaires flexibles et le télétravail arrivent en tête. C'est ce dernier qui change

peut-être le plus en profondeur la donne : selon une étude de l'ADP Research Institute révélée en avril dernier, 71% des jeunes envisageraient ainsi de démissionner si on les obligeait à revenir tous les jours au bureau.

Le télétravail, c'est désormais l'unique façon de travailler de Marine, 34 ans. Manager d'une petite équipe dans une agence de com parisienne, elle a d'abord été déçue de la façon dont ses patrons ont géré la pandémie - "En chômage partiel, mais on devait

continuer à travailler, bien sûr. Il fallait dire 'bonjour' le matin dans un Slack, mais personne ne se souciait de comment on allait moralement..." puis dépitée par le retour au bureau - "Les gens n'étaient plus trop là, je ne voyais plus l'intérêt d'être en agence sans les moments conviviaux". Après seulement deux semaines, Marine demande une rupture conventionnelle - acceptée. Depuis, elle pense une existence qui lui correspond beaucoup mieux : "En free-lance, je peux travailler d'où je veux, je n'ai pas de patron, pas de bureau. J'habite à Paris, mais je travaille souvent dans ma famille, qui vit dans le Sud. Je vais à la plage à 14h, je m'y mets en fin de journée. J'ai beaucoup plus de liberté, mais je travaille aussi beaucoup plus efficacement et je gagne un peu mieux ma vie qu'avant". Surtout, dit-elle, Marine est débarrassée des petites hypocrisies quotidiennes : venir "en présentiel" même quand il n'y a rien à faire, répondre sur les messageries professionnelles pour montrer qu'on est devant son ordinateur... Avec d'autres nouveaux free-lances, elle a créé un petit écosystème et pense à officialiser ce collectif. "Ils habitent à Paris, Lille, Nantes, on se voit en vrai pas par mois et ça permet de contrer le sentiment d'être un peu seule." Même s'ils reconnaissent souvent que la solitude

Le ministère du Travail dévoilait en août que le taux de démission au premier trimestre 2022 atteignait 2,7%, soit son plus haut niveau depuis la crise financière de 2008. Dans le détail, 470 000 personnes en CDI ont démissionné entre fin 2021 et début 2022

est un risque, les adeptes du télétravail se multiplient, car la liberté n'a pas de prix. C'est aussi l'avis de Clarisse, 30 ans. Salariée dans une ville américaine et très bien payée, elle a décidé cet été la chose suivante : si son employeur n'accepte pas qu'elle retourne vivre en France "en full remote", comme on désigne le télétravail à plein temps dans le monde anglo-saxon, alors elle démissionnera. Et tant pis pour la paie mirobolante. Clarisse n'aime pas vivre aux États-Unis, ne s'entend pas bien avec son nouveau

manager et préfère rester proche de sa mère, malade. *"Et pis, je préfère gagner moins et être libre de faire ce que je veux"*, dit-elle. Certains membres de sa famille ne comprennent pas pourquoi elle ne chercherait un poste en attendant l'impression qu'elle "crache dans la soupe". Son petit frère de 23 ans, lui, la comprend parfaitement. *"Il a carrément refusé d'intégrer un master parce que c'était dans une ville où il n'avait pas envie de vivre, confie-t-elle. En attendant de trouver un cursus dans une ville qui lui convient, il a acheté un bateau qu'il retape. Cette prochaine génération ne veut pas sacrifier son mode de vie pour un salaire."*

Enfants gâtés ?

Céline Marty phillips, est l'auteur de *Travailler moins pour mieux vivre*, dans lequel elle décrypte ce fameux désir d'"époussetage au travail" qui revient dans tant de témoignages. Elle voit Mai-68 comme un tournant : *"Pendant les manifestations, l'un des slogans forts était de dire : 'On ne veut plus perdre notre vie en la gagnant.' Pour répondre à ça, les managers ont alors pris le parti de dire que les aspirations d'époussetage pouvaient être trouvées et se tenir même du travail."* Mais, dit-elle, cette idée

“Le monde du travail participe à la destruction de la planète. On nous dit de consommer moins, mais ça suppose plutôt de produire moins et, donc, de travailler moins”

Matthieu, qui s'est mis “on retraite” à 31 ans

d'épanouissement à travers l'activité professionnelle (unique) reste une notion de privilèges. En effet, *“on remarque que chez les catégories moins favorisées, ceux qui souffrent le plus et subissent le plus le travail, il y a une minoration de l'importance du travail”*. En bref, ceux qui retirent de leur profession un statut dans la société y accordent plus d'importance que ceux qui travaillent pour se nourrir. Pour autant, si la tendance actuelle à la démission est plus prononcée du côté de ceux qui ont le choix – autrement dit les cadres des secteurs en croissance –, elle ne concerne pas non plus que des “enfants gâtés” du marché du travail. Jeunes comme vieux, nombreux sont les Français à ne pas démissionner par plaisir ou idéologie ; beaucoup le font pour s'extirper de situations qui jouent sur leur santé mentale, de boulots mal payés, pas assez bien considérés – à l'exemple des soignants ou des profs – ou durs physiquement, ce qui explique que les secteurs qui peinent aujourd'hui à recruter soient essentiellement ceux de la construction, de l'industrie, de l'aide à domicile ou, surtout, du transport routier (50 000 postes à pourvoir selon la Dares) et de l'hôtellerie-restauration, qui a perdu 237 000 salariés entre février 2020 et février 2021. Si la France est loin de vivre son *Big Quit* à l'américaine, les chiffres marquent une remise en question globale des travailleurs. Selon OpinionWay, au printemps dernier, 35% des salariés et 42% des moins de 35 ans affirmaient n'avoir jamais eu autant envie de quitter leur emploi qu'aujourd'hui. Et du reste, beaucoup le font : le ministère du Travail dévoilait en août que le taux de démission au premier trimestre 2022 atteignait 2,7%, soit son plus haut niveau depuis la crise financière de 2008. Dans le détail, 470 000 personnes en CDI ont démissionné entre fin 2021 et début 2022.

Encore un nouveau mot : le “déravail”. Celui-ci désigne le choix de moins vendre son temps, ou, en version longue, *“diminuer volontairement son temps de travail marchand sans exploiter celui des autres”*, propose Matthieu. Ce Nantais de 31 ans a longtemps, lui aussi, fait *“tout comme il faut”* : encouragé par des parents issus de la classe ouvrière, il atterrit bac-S. Puis découvre le chômage. Mais contrairement à ses camarades, Matthieu ne veut

pas le voir comme un fardeau, il s'engage dans l'associatif. Finalement, le jeune homme ne fera plus qu'alterner des phases où il se consacre à des activités non rémunérées et des phases d'emploi salarié : *“J'ai bossé pour Pôle emploi, pour l'encadrement des services civiques, pour plusieurs associations en tant que salarié, etc.”* En 2019, il prend sa “retraite”. La formation est volontairement provocatrice, mais la réalité est là : depuis trois ans, Matthieu n'a pas eu de vrai emploi. L'année dernière, il a passé un CAP boulanger, pour le plaisir. *“On me demande : ‘Pour en faire quoi ? J'aime bien, je me forme. Je ne vais pas ouvrir une boulangerie, mais à l'avenir, je pourrai faire et vendre du pain.’”* Matthieu estime avoir besoin de peu pour vivre, ne consomme pas beaucoup et voudrait même consommer de moins en moins. Mais sa réflexion va plus loin qu'un choix personnel. En 2017, il a créé, avec d'autres, le collectif Travailler moins. Celui-ci ne prône ni l'entrepreneuriat en free-lance pour plus de liberté ni la fragilité pour prendre sa retraite à 30 ans et vivre de ses rentes. Au contraire, il penche plutôt pour une forme de décroissance. Matthieu et ses amis sont frappés par une réalité : *“Le monde du travail participe à la destruction de la planète. On nous dit de consommer moins, mais ça suppose plutôt de produire moins et, donc, de travailler*

moins.” Aujourd'hui, le collectif fait surtout du lobbying pour imposer ses idées dans le débat public : reconnaître les activités humaines et non marchandes, démarcher le temps, repenser notre modèle de sécurité sociale. *“Tout ça doit rentrer dans un projet politique, on doit réfléchir à la semaine de quatre jours, au revenu universel, à diminuer l'âge de départ à la retraite, à plafonner les revenus ainsi que les loyers.”* Tout cela servirait également à relocaliser le travail. Au lieu de travailler “pour l'argent”, affirme-t-il, les citoyens travailleraient pour répondre à leurs besoins et pour ceux qui les entourent. Une idée qui date des années 1970, précise Céline Marty : *“L'écologie politique de l'époque critiquait l'ambition productiviste, qui est un peu absurde. Pourquoi travailler plus pour produire plus alors que ça ne satisfait pas nos besoins de base et que c'est potentiellement nuisible pour la planète ?”* Car le travail pollue, et pas qu'un peu. Le déplacement vers son lieu de travail, la consommation de ressources (déjeuner, matériel), les activités annexes dont l'on se sert pour supporter le travail (les vacances, les sorties, Netflix), tout cela compte. *“C'est pour ça que certains pays s'intéressent à la semaine de quatre jours. Cela réduit les déplacements, la consommation et l'impact écologique.”* Pour le collectif Travailler moins, il ne s'agit pas d'encourager tout le monde à arrêter complètement de travailler, mais de *“décentrer le travail dans la vie des gens”* et amener doucement vers la décroissance. En attendant, revenu de Compostelle, Nicolas doit, lui, affronter en cette rentrée les réflexions de ceux qui l'emploient à sa “retraite”. *“J'entends des choses comme ‘On n'est pas fait pour se tourner les pouces, gna gna gna...’ Mais je ne me tourne pas les pouces, c'est juste que le monde du travail est absurde !”* S'en est rendu compte récemment, “le travail, c'est la seule chose dans nos vies qu'on n'a pas révolutionné dans la deuxième moitié du 21^e siècle... Les nouveaux mots ont explosé, la famille nucléaire aussi, même l'amitié. Tout a été revu, mais pas le travail. On bosse toujours comme nos grands-parents, juste avec des nouveaux mots pour faire start-up”. Pour combien de temps encore ?

● TOUTS PROPOS RECUEILLIS PAR H.C.

“Le présona a été changé”